

Lurelu



Critiquer le réel par la dystopie

Marie-Maude Bossiroy

Volume 39, Number 1, Spring–Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81563ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bossiroy, M.-M. (2016). Critiquer le réel par la dystopie. *Lurelu*, 39(1), 81–82.

Critiquer le réel par la dystopie

Marie-Maude Bossiroy

81

Très présent dans la littérature pour adolescents contemporaine, le roman de dystopie (ou la contrutopie) se caractérise par le portrait d'un monde plus ou moins dénué de bonheur et, généralement, par la mise en scène d'une société évoluant sous le joug d'un régime politique oppressif. En d'autres mots, la fiction peint un univers froid et étouffant dans lequel on ne voudrait jamais avoir à mettre les pieds. Rappelons-nous les œuvres phares de ce sous-genre que sont *1984*, de George Orwell, et *Fahrenheit 451*, de Ray Bradbury. De tels classiques de la littérature offrent notamment une réflexion sur les rapports entre les libertés individuelles et le respect du Pouvoir.

Il est intéressant de constater que la dystopie pour adolescents réfléchit, à l'instar de ces œuvres, à des questions de société fondamentales telles que la privation de libertés et la désobéissance aux règles injustes. En ce sens, cette littérature porte en elle des traits subversifs. Des *bestsellers* pour ados, dont la fameuse série «Hunger

Games», de Suzanne Collins, critiquent des régimes indignes et mettent en scène des héros insoumis. Au Québec, le roman *Feu*, de l'auteur Jean-François Sénéchal (Leméac, 2014), fait partie des dystopies qui mettent en garde contre des dérapages politiques. Dans ce roman, Ian, un adolescent évoluant dans une cité dévastée, tente d'assurer sa propre survie et de protéger d'autres enfants, plus jeunes, qui ont trouvé secours auprès de lui. Le lecteur suit aussi le personnage de Kristel, médecin responsable d'un dispensaire. Cette dernière se démène pour prodiguer des soins de base à la population vulnérable et interpelle à cet égard un gouvernement parfaitement insensible à la misère humaine. Ainsi, dans *Feu*, la critique du pouvoir et des décideurs est omniprésente.

Désengagement de l'État

D'abord, *Feu* traite de la question du désengagement de l'État en traçant le portrait d'un gouvernement abandonnant ses habitants

à leur sort. Dans une Cité à feu et à sang, il n'y a pas de services publics dignes de ce nom. Les blessés meurent dans les rues, faute de soins, et les indigents crèvent de faim, faute d'une quelconque redistribution de la richesse. Les jeunes orphelins essaient de s'en tirer, seuls avec leur courage et leur débrouillardise. Ian a grandi ainsi, dans les basfonds de la Cité, tout en prenant soin de sa petite sœur Anna. Affaiblie par la malnutrition et la maladie, Anna décède au tout début du récit. Ayant trouvé sa frêle dépouille devant le dispensaire, Kristel écrit au Sénateur pour l'affronter. Elle le tient pour responsable de cette mort et lui demande de s'expliquer : «Comment peut-il justifier un tel désengagement?» (p. 35) Elle ne se gêne pas pour lui rappeler «que les Sénateurs avant lui n'abandonnaient pas les citoyens à leur sort, en particulier les plus miséreux» (p. 34). La médecin demande de l'aide pour organiser «des soins de première ligne» de manière à répondre, au moins, aux besoins les plus urgents. Kristel sait cependant qu'elle ne doit

De nouveaux mondes à lire...

Les éditions
du soleil
de minuit

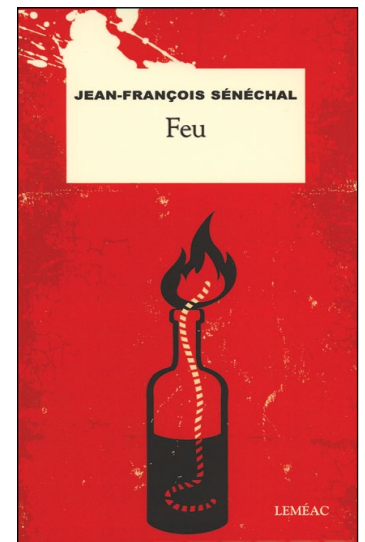


Ce roman nous entraîne dans la réalité des pensionnats autochtones des années 1950.



10,95\$

www.editions-soleildeminuit.com Télécopieur : 514.744.3164



rien attendre de celui à qui elle s'adresse; les petites gens importent si peu au dirigeant. Ici, la fiction agit comme un signal d'alarme. Le roman dystopique ne nous présente pas la société telle qu'elle est, mais nous met en garde contre ce qu'elle pourrait devenir. Il y aurait en effet des liens à faire entre la situation dépeinte dans le roman et les cures d'austérité qui sévissent ici comme ailleurs. Ainsi que le montre le roman, lorsqu'un État néglige certaines responsabilités, cela peut avoir des effets dévastateurs sur la collectivité, tout particulièrement sur les pans de la population les plus vulnérables.

Par ailleurs, contrairement à *Feu* qui fait voir les conséquences du désengagement de l'État, d'autres dystopies illustrent l'excès contraire. Par exemple, dans *Le Passeur* de Lois Lowry (L'École des loisirs, 1994-2014), la destinée des individus est entièrement contrôlée par les autorités, qui attribuent à chacun sa demeure, sa carrière... et même son conjoint! La notion de choix personnel n'existe tout simplement plus. Les personnages ne meurent pas de faim, mais ils ne sont pas libres.

La sécurité avant la liberté

Dans la réalité comme dans la fiction, les privations de liberté sont souvent justifiées par les administrations comme étant nécessaires à la sécurité. En cela, les romans dystopiques peignent des inquiétudes réelles partagées dans les sociétés occidentales de «l'après-11-septembre». Les gens peuvent à la fois craindre d'éventuelles attaques terroristes, aussi aveugles que meurtrières, mais également être soucieux des abus de pouvoir auxquels ces violences pourraient conduire. Le roman *Feu* présente d'ailleurs un «régime plaçant la sécurité et le contrôle de la population au sommet de ses priorités» (p. 20), alors que comme il a été noté précédemment, d'autres maux paraissent plus urgents au lecteur (faim, maladie, soin des

orphelins). Or, l'objectif des dirigeants n'est pas de venir en aide aux miséreux, mais plutôt de les tenir à l'écart, pour éviter qu'ils n'importunent les nantis. «Les indésirables doivent être contenus [...] pour le bien commun» (p. 122), affirme le Sénateur. Par souci de sécurité, des murs sont donc érigés afin de mieux contrôler leurs allées et venues et ainsi «protéger les honnêtes citoyens» (p. 122). En parlant de la construction de tels murs, le roman aborde un autre phénomène bien réel. Les murs édifiés entre les nations prolifèrent partout dans le monde au XXI^e siècle. Entre autres choses, on se sert de ces murs pour «faire barrage : aux pauvres, à la main-d'œuvre, aux demandeurs d'asile¹». Ce type de mur «sépare la misère de l'avoir, la faim de l'abondance» (p. 123), note Sénéchal.

Désobéissance

Décrivant des modèles d'autorité on ne peut plus négatifs, les romans de dystopie mettent généralement en scène des héros désobéissants, voire parfois révoltés. Le roman dystopique aborde ainsi le thème de l'insoumission. D'abord, le refus de se soumettre aux lois peut représenter une question de survie. À l'instar de Katniss de la série «Hunger Games», qui chasse le gibier, bien que cela soit formellement interdit, lan s'adonne au pillage pour obtenir de quoi s'alimenter. lan, tout comme Katniss, est un héros qui brise les règles, tout en ayant des intentions louables. Il agit de la sorte pour assurer sa propre survie, mais aussi celle des plus jeunes qui dépendent de lui. De fait, la désobéissance est liée au partage et à la solidarité.

Contrairement à Katniss qui passe de la petite transgression à la révolte plus ouverte (le troisième tome, en français, porte d'ailleurs le titre *Hunger Games : La Révolte*), lan n'en vient jamais à affronter le Sénateur. D'ailleurs, le rejet de l'autorité,

dans *Feu*, ne passe pas par le soulèvement populaire. La révolte du peuple n'est pas vraiment présentée comme une solution souhaitable. Par exemple, lorsqu'on lui parle d'un probable renversement du Sénateur, Kristel ne s'enthousiasme pas devant le projet. Elle s'inquiète plutôt des innocents qui subiraient les conséquences de ce «bain de sang» (p. 52). De plus, le personnage révolutionnaire de l'Homme-Rat, aveuglé par ses croyances absolutistes, est un être détraqué et dangereux. Finalement, la solution aux souffrances du peuple passe par l'intervention des soldats de la Fédération des Cités, laquelle se déroule sans effusion de sang. Ainsi, le propos de l'œuvre est adouci par l'arrivée de figures d'autorité positives et rassurantes. Les gens les accueillent avec joie et soulagement.

Un roman tel que *Feu*, tout comme d'autres dystopies pour la jeunesse et pour les adultes, permet d'observer les travers de notre monde et de réfléchir aux actions posées par ses têtes dirigeantes. En effet, ce qu'il y a de plus horrible et de plus terrifiant, dans le roman de Sénéchal, c'est bien la part de vérité qu'il comporte. Dans le «Mot de l'auteur» qui ferme l'ouvrage, l'écrivain affirme s'être largement inspiré du réel : «C'est à partir de notre monde et de son Histoire que j'ai conçu cette Cité sans nom qui pourrait être n'importe quelle mégapole de demain» (p. 235).



Note

1. Wendy Brown, «Vingt ans plus tard, les murs-frontières prolifèrent», dans *Libération*, 9 novembre 2009. En ligne : www.liberation.fr/terre/2009/11/09/vingt-ans-plus-tard-les-murs-frontieres-prolifere-rent_592533.